

**MORGAN, dans le rôle de Gertrude,
la jeune aveugle.**

peur triste d'un jeune aveugle qui découvre en même temps le fond boueux des cœurs et les beautés de la neige.

Le film renouvelle en partie ce miracle. Il nous conduit, d'image en image, à ces conflits atroces qui se déroulent dans la quiétude d'une maison pastorale et dans la pureté d'un paysage blanc...

Mais tout cela ne serait rien si les décors de Renoux n'avaient pas cette beauté plastique dont nous nous souviendrons longtemps. Si Armand Thirard ne s'était point surpassé en ces photographies magnifiques : vues de montagnes, simples vues d'intérieur, neige au bord d'un ruisseau, gros plans d'aquafortiste, quiétude mélancolique de silhouettes immobiles contemplées à travers une vitre, lente approche de l'enfant aveugle qui marche vers l'odeur d'une soupe chaude, jambes écartées et mains en avant... Quant à la mise en scène proprement dite, elle cueille les talents épars du photographe à l'âme de peintre, des acteurs, du dialoguiste plus gâdien que Gide. Et voici l'œuvre d'art...

Pierre Blanchar s'acquitte assez bien d'un rôle écrasant. Mais il se laisse parfois aller au cabotinage. Nous nous avisons trop souvent qu'il joue bien... Mauvaise composition de Line Noro, dans le personnage de la femme du pasteur. La faute en revient à Jean Aurenche, le dialoguiste... Desailly est un jeune premier fort bon, et discret... Michèle Morgan nous livre un visage où la tristesse a mis une poignante sérénité. Elle joue avec sa mélancolie volée, sa ferveur contenue. L'infirmité de Gertrude est seulement indiquée par une subtile hésitation de la démarche et des belles mains. C'est du grand art... Louvigny, réaliste barbu et gaffeur sonore, joue bien... Je salue Andréa Clément, qui affronte l'écran avec l'aisance des talents supérieurs, et dont je reverrai volontiers le sourire amer et les yeux brûlants.

Cela dit, faut-il crier au chef-d'œuvre et simplement transmettre les échos enthousiastes qui nous parviennent du festival de Cannes ? Pour ma part, je ne puis. M. Delannoy prétendait gagner une partie que tout le monde a perdue. Il a partiellement failli à cette ambition hautaine. Car

le sujet n'est point cinématographique, et tous les miracles du monde n'y peuvent rien. Le rythme est lent, très lent même. En dépit de l'intelligence intuitive de M. Aurenche, certains passages, et singulièrement dans la deuxième partie du film, sont verbeux. Le rôle entier de la femme du pasteur est beaucoup trop appuyé. Ne machons point nos mots, même si Delannoy auréolé du prestige de « l'Eternel Retour », et l'illustre sorcier Gide, se réveillent chaque matin sous une avalanche de louanges et de fleurs de rhétorique. Même si telles séquences — le premier baiser de Gertrude, ou la recherche du petit soulier dans la neige — atteignent d'emblée au sublime.

Je n'hésite pas à dire que l'ensemble de cette composition est alourdi de philosophie, de cas de conscience et de problèmes qui haussent l'intérêt d'un livre, mais dont l'abus nuit à celui d'un film. Il y a déjà les lois du genre — les disciplines du Septième Art, à quoi nul ne peut plus échapper. Le cinéma reste un art de mouvement, et le film statique est toujours une manière d'échec. Je parle ici avec l'intérêt passionné que je porte à ce mode humain d'expression, qu'est l'image mouvante, en l'avenir artistique duquel je crois de toutes mes forces.

Nous voici au départ mystérieux de quelque chose de neuf qui tient de la technique industrielle et de l'art pur, de l'évocation et de l'actualité, du journal et de la colonne grecque. Or, trois films depuis la Libération m'ont donné le sentiment étrange qu'un pas nouveau était fait par le cinéma vers un destin dont on ne voit pas encore les limites : « Les Enfants du Paradis », « La Bataille du Rail », « Citizen Kane ».

J'avoue que « La Symphonie Pastorale » m'a ému sans rien me révéler. J'y vois un tour de force en même temps qu'un raffinement d'intelligence traversé de grandes lueurs. C'est déjà beaucoup. Mais si « La Symphonie Pastorale » honore le cinéma français, je ne crois absolument pas qu'elle en soit le chef-d'œuvre.

Michel de SAINT-PIERRE.